

PENSÉES D'AUTOMNE

Septembre disparaît... L'été nous abandonne
Pour laisser large place aux froids automnes.
Au temps calme et serein de la douce saison
Vont succéder les vents, la pluie et le frisson.

La nature devient triste, rêveuse, sombre ;
N'ayant plus son soleil, elle pâtit dans l'ombre ;
Son visage livide, image des douleurs,
Est souvent inondé par un torrent de pleurs.

Dans l'immense forêt, tout frémit, se désole :
L'arbre perd sa verdure et la feuille s'envole
Laisant la branche nue indiquer de son bras
Que la belle saison s'achemine au trépas !

La nue est menaçante, et la lourde atmosphère,
Dans une intime étreinte, enveloppe la terre
De sa vapeur humide... On dirait un linceul
Dont se drape l'été pour descendre au cercueil !

La semence a mûri, les fruits ont pris naissance ;
Maintenant tout se fane et tombe en décadence :
Le gazon est privé de sa verte couleur,
La noix se gâte, un chancre en dévore le cœur.

L'oiseau craintif que cache un reste de feuillage
Ne fait plus tressaillir les bois de son ramage ;
Il n'ose répéter son gazouillis d'hier,
Il est silencieux en songeant à l'hiver !

Jadis, au beau printemps, dans la plaine embaumée,
Dans les prés, les vallons, sous l'épaisse ramée,
Il voltigeait gaiement, libre, content, heureux,
Sautant sur un rameau, s'élançant vers les cieux.

Il aimait à sentir le souffle de la brise,
Tendre comme un baiser, doux comme un chant d'église,
L'effleurier en passant... Il aimait à se voir
Dans le paisible étang uni comme un miroir.

Il aimait à mêler sa riche mélodie
Au bruit du ruisseau plein de mélancolie ;
Mais il aimait surtout le caressant soleil
Dont le rayon doré saluait son réveil !

Aucune idée, alors, de vent ni de froidure,
Ne venait assombrir sa gaité franche et pure,
Et du matin au soir son joyeux tremolo
Traversait la forêt sur l'aile de l'écho.

Mais le printemps n'est plus, et de son existence,
A peine reste-t-il une humble souvenance :
L'été, son successeur, aussi charmant que lui,
S'est montré souriant, gentil... puis il a fui !

Maintenant c'est l'automne, austère, plein d'orages,
Devant qui tout pâlit, soleil, gazon, feuillages ;
Il apporte les vents, le givre et le frimas,
Il nous montre l'Hiver qui s'avance à grands pas !

J.-D. BERGERON.

LA BÊTE-BLANCHE

Tout le monde sait qu'il n'y a peut-être pas de pays
où l'on soit plus superstitieux que la Bretagne, le
refuge des Korigans et des Loups-Garous, des revenants
et des feux-follets.

Dans certaines parties de cette contrée au cachet si
mystérieux et si poétique, le sujet de bien des histo-
ires au coin du feu, l'hiver, est ce qu'on appelle la
Bête-Blanche. Quand le vent souffle lugubrement
dans les branches des arbres énormes qui entourent
l'habitation où de nombreux voisins se sont réunis
pour passer la veillée, ou qu'il s'engouffre en grondant
dans la large cheminée, il semble que les bons paysans
prennent plus de plaisir à se raconter les uns aux
autres les histoires les plus fantastiques et les plus
terrifiantes. Il est bien rare alors que quelque histoire
de Bête-Blanche n'arrive pas sur le tapis. Ce qu'il y a
de curieux, c'est que c'est toujours le père, la mère, ou
le grand-père, la grand-mère de celui qui parle qui a
été témoin du fait : lui-même n'a jamais rien vu.

Par extraordinaire, ce soir-là, le conteur avait vu,
de ses yeux vu, la fameuse Jeannette, (c'est le nom
que l'on donne familièrement à cet animal mys-
térieux.)

Vous pensez si l'on rapprocha vivement les chaises
et si l'on s'apprêta anxieusement à écouter l'histoire !
Pendant deux ou trois minutes, on n'entendit que le

bois sec qui pétillait dans l'âtre et la bise qui sifflait
d'un ton lugubre dans le coin de la maison.

Fier de l'intérêt qu'il excitait, le narrateur ne sem-
blait cependant pas pressé de commencer, voulant sans
doute donner par là plus d'importance à son récit.

Il finit donc tranquillement de bourrer son " brûle-
gueule " et de l'allumer à un tison du foyer, se passa
lentement les deux jambes l'une par-dessus l'autre,
croisa de même ses deux mains sur son genou, attira
deux ou trois lentes bouffées de fumée, toussa quatre
ou cinq coups et... commença :

— Mes gars, de mon temps, ce n'était pas si facile
que maintenant d'aller voir les filles, allez. Au jour
d'aujourd'hui, vous prenez votre plus proche voisin ou
votre meilleur ami et, tout guillerets, vous vous diri-
gez en chantant et en riant du côté où de beaux yeux
et un joli petit minois vous attirent : puis, une fois
arrivés, vous vous asseyez à la table autour d'un bon
pichet de cidre au ventre bien arrondi et plein de
promesses, ou près d'un feu bien gai, comme ce soir.
Vous avez tout ce qu'il vous faut, quoi ! l'heure de
retourner au logis venue, vous dites : " Bonsoir, la
compagnie, " et revenez à l'endroit d'où vous êtes
partis sans plus de façons, chantant plus haut qu'à
l'aller et criant à tue-tête aux buissons de chaque côté
du chemin votre joie et votre amour ! Une fois rendus
vous vous étendez prestement entre vos draps et tout
est dit.

" De mon temps, à moi, c'était bien différent,
croyez-moi. Sans vouloir parler des routes qui n'exis-
taient pas, alors qu'il nous fallait passer par des petits
chemins boueux et défoncés, creusés par le temps et
les charrettes au milieu des terres, nous avions encore
les mille tracasseries du diable qui se déguisait d'une
multitude de façons.

" Je vais vous dire pourquoi maintenant on en voit
moins souvent de toutes ces choses-là : c'est qu'à la
messe aujourd'hui, le clerc passe derrière l'officiant
pour porter le missel du côté de l'épître à celui de
l'évangile, tandis qu'autrefois il passait par devant.
Rien d'étonnant alors que le diable pût se promener
comme il voulait et prendre toutes les formes qui lui
convenaient."

Satisfait de cette explication — qui n'en était pas
une — le sérieux conteur résuma sa position commode
qu'il avait un instant abandonnée pour mieux accen-
tuer sa démonstration.

— Je disais donc que pour nous autres, ce n'était
si facile que cela de courir la prétentaine.

" Je me rappelle qu'un soir — je n'oublierai jamais
cette aventure — je m'en revenais avec Mathurin Rol-
and — le pauvre vieux, il est mort déjà, lui — de voir
une fille qui demeurait à la Rigaudière. Vous savez si
c'est tout près d'ici ! Il faisait un temps noir, noir, à
ne pas se voir le nez l'un de l'autre : avec cela une
pluie fine, qui nous perçait jusqu'aux os : jugez si
c'était intéressant !

" Pour comble de malheur — comme nous arrivions
à la barrière du Clos du Four que nous devions passer
pour rentrer chez nous, il nous sembla voir quelque
chose ou quelqu'un dressé au beau milieu de la barrière :
la forme était toute blanche, tranchant sur le fond noir
de la nuit, et ne bougeait pas plus que si elle avait été
scellée à l'endroit qu'elle occupait.

" Bien des fois, jusqu'alors, nous avions entendu
raconter des histoires de la Bête-Blanche, mais nous
n'avions jamais pu la voir : nous ne doutâmes pas cette
fois, que nous avions l'être mystérieux sous les yeux.
Ma foi, je ne dirai pas que nous n'avions pas un brin
peur, car je mentirais et ce n'est pas mon défaut.

" Tout de même, il nous fallait nous décider : pas
moyen de passer par ailleurs, vous le savez aussi bien
que moi. Nous avions la barrière à franchir pour con-
tinuer notre chemin, et force-tout nous devions y pas-
ser.

" Heureusement, dans ce temps-là, nous ne sortions
jamais sans être munis de fort gourdins.

" — Tant pis, dis-je à Mathurin ; nous sommes deux,
elle est toute seule. Du diable si nous n'en venons pas
à bout."

" Tout en disant cela, j'avancai le plus hardiment
possible du côté de la barrière, suivi de près par mon

compagnon, bien décidé à ne pas me laisser faire la
barbe par cette mâtime de Jeannette.

" Elle, cependant, ne bougeait pas : plus nous
approchions, plus ses formes nous apparaissaient dis-
tinctes : c'était à peu près la taille d'un gros chien de
berger. Elle se tenait parfaitement dressée sur ses
deux pattes de derrière, celles de devant appuyées
sur le haut de la barrière. Elle nous vit arriver et ne
remua pas. J'arrivai à trois pieds d'elle : elle ne fit pas
un mouvement.

" Voyant qu'elle ne semblait pas nous vouloir de
mal, je lui dis, non sans un certain tremblement dans
la voix :

" — Que nous veux-tu, Jeannette ?

" Pas de réponse.

" — Pouvons-nous passer ?

" Rien, pas un mot.

" Je commençais à être intrigué. Voyant qu'elle
était si inoffensive, je me hasardai à la toucher du
bout de mon bâton, puis bientôt du bout des doigts et
enfin je fus assez hardi pour lui prendre les deux
pattes qu'elle avait sur la barrière ; je la tirai ainsi de
côté, pendant que Mathurin passait, et passai moi-
même. De tout ce temps, elle ne dit pas un mot ni
n'essaya de s'échapper.

" Sitôt que nous fûmes passés, la laissant à son
poste d'observation, nous nous retournâmes : plus
rien, la barrière était inoccupée.

" Maintenant, si Mathurin Roland vivait, et que
vous ne me croiriez pas, je vous dirais d'aller lui de-
mander. Vous verriez ce qu'il vous dirait de la frousse
qu'il eût de cette aventure pendant plus de quinze
jours plus tard."

Très bien, mais Mathurin Roland n'étant plus de
ce monde, personne ne se proposa pour l'aller consul-
ter dans l'autre.

A H de Trémaudan

CONSEILS A UNE JEUNE FILLE

Y a-t-il sur la terre un être plus aimé, plus choyé,
j'allais dire plus gâté que la jeune fille ? Elle ne trouve
devant elle que des personnes disposées à lui être
agréables ; mais, en retour de tant d'attentions, on
voudrait la voir parfaite, et les plus grands écrivains
se sont plu à lui donner des conseils. Victor Hugo
lui recommande de travailler, de rester pure, d'être
calme, joyeuse et bonne :

*Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : travaille ! oh ! crois-la ! Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaité douce,
Et la gaité, qui rend charmante la vertu !*

*Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !*

*Sois calme. Le repos va du cœur au visage ;
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme la Vérité.*

*Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures angustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.*

*Ainsi, tu resteras, comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe ;
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soir, dorment toutes les nuits !*

VICTOR HUGO.